

## I

Il n'y avait pas cinq ans que Dupré avait ouvert son garage, et déjà il avait remboursé tout ce qu'il avait dû emprunter pour s'installer. Ses affaires marchaient bien; il était heureux.

Dupré, depuis son enfance, avait travaillé « chez les autres », avec l'espoir de s'établir un jour à son compte, économisant chaque mois une somme plus forte, à mesure que son salaire augmentait et que ses besoins diminuaient. À cinquante ans, il s'était décidé. Il avait trouvé tout de suite ce qu'il cherchait, dans le quartier même qu'il

habitait depuis toujours et où il avait juré de s'établir : aux environs de la porte de Clichy. Un marchand de ferraille dont les affaires allaient mal lui vendit pour peu d'argent un petit terrain à demi recouvert en hangar, dans la rue de Lisieux. C'est une longue rue, très droite, qui s'ouvre dans le haut de l'avenue de Clichy et s'en va, vers le nord, jusqu'à la rue des Peintres ; elle est bordée de petites boutiques et pleine d'une aimable agitation, un peu débraillée ; les voyous du quartier y ont déjà mis leur marque mais sans la conquérir tout à fait ; quelques cours s'y ouvrent derrière des palissades, pleines de madriers, de voitures à bras, de rouleaux de fils métalliques : petites fabriques ou entrepôts, qui donnent à la rue un aspect de banlieue ; sur les trottoirs on voit quelques arbres sales ; un lavoir est indiqué par son drapeau de tôle découpée ; une école maternelle chasse doucement sur le trottoir son odeur de linge sale et de lait aigri. Deux immeubles

neufs se dressent dans la rue, sans lui appartenir vraiment. Si l'on s'avance un peu plus vers le nord, on arrive bientôt au fossé bordé d'une grille, au fond duquel passe le chemin de fer de ceinture. On pourrait croire, à la nuit tombée, que la rue de Lisieux est un peu inquiétante; mais elle n'est que silencieuse, et il ne s'y passe jamais rien; on peut y circuler sans crainte à toutes les heures du jour et de la nuit. C'est une rue paisible de petits commerçants, d'ouvriers riches et d'employés pauvres.

Le terrain et le hangar qu'avait achetés Dupré donnaient sur la rue. La façade était faite d'un mur de briques, haut comme un premier étage, percé d'une porte cochère et de deux baies vitrées que Dupré pourrait agrandir. Le toit d'ardoises reposait en avant sur ce mur, et, en arrière, sur deux piliers de ciment; le hangar n'était pas clos, et se prolongeait par un petit terrain, limité en arrière par le mur gris d'une haute maison.

Dupré fit consolider la charpente du hangar et placer un toit à ciel ouvert sur la partie du terrain qui n'était pas recouverte, puis il fit bitumer le sol. L'essentiel était fait ; les installations de détail suivirent, depuis les plus importantes, comme la fosse à réparations, jusqu'aux plus petites, comme la pompe à essence. Au-dessus de la porte on lisait : *Garage de Lisieux. Dupré Propriétaire. D'un côté : Réparations toutes marques. Mise au point ; de l'autre : Soudure autogène. Recharge d'accus.*

Tout cela avait coûté de l'argent. Avant de s'engager, Dupré avait fait ses comptes ; il avait d'assez belles économies, mais il lui manquait encore, tout bien pesé, vingt-cinq mille francs. Dupré en trouva d'abord une partie, par petites sommes, chez les commerçants du quartier, qui étaient ses amis, le connaissaient comme un ouvrier parfaitement honnête et courageux et voulaient garer leurs camionnettes le plus près possible de chez eux. Le reste de la somme,

Dupré eut l'audace de la demander à son patron, et la chance de l'obtenir. Il travaillait alors dans un grand garage du quartier des Ternes où, en dix ans, il était devenu un personnage. Il était bon mécanicien et savait prévoir, organiser, diriger. Il n'avait jamais caché qu'il se retirerait un jour pour s'établir à son compte et il était si bien fait pour travailler seul qu'il eût fallu ne rien comprendre aux hommes pour l'arrêter dans son projet. Son patron ne fit rien pour le retenir. Quand Dupré, après avoir donné son congé, expliqua sans périphrases qu'il avait encore besoin de onze mille francs pour s'établir, ce fut un peu plus dur, mais enfin le patron avança la somme en deux fois, et ne demanda pas d'intérêts. L'amitié et l'estime peuvent beaucoup, même en matière de prêts ; Dupré était de ces gens que l'on aide volontiers, parce qu'on sent qu'ils réussiront ; d'autre part, il ouvrait son garage dans un quartier assez éloigné pour qu'il

ne fût pas question de concurrence. Il eut son argent.

Dupré avait encore autre chose à demander : il ne doutait de rien, ayant confiance en lui-même et estimant qu'après plus de trente ans de travail il avait droit à une récompense. Si bien qu'il obtint encore ce qu'il demandait, c'est-à-dire la permission de prendre avec lui un jeune mécanicien du garage, qu'il avait formé lui-même depuis deux ans, et avec lequel il avait plaisir à travailler. Denis Levioux était un garçon de dix-huit ans, qui aimait son métier et promettait.

– S'il accepte, avait dit le patron, c'est entendu. Je vous le donne. Parlez-lui vous-même.

– Si ça ne vous fait rien, avait répondu Dupré, j'aimerais mieux que ce soit vous qui lui demandiez ; il sera plus à son aise. Je pense bien qu'il acceptera, mais vous savez ce que c'est, la jeunesse ! On croit que c'est attaché à vous, et puis, total, ils

aiment mieux qu'on leur fiche la paix! Ça l'embêtera peut-être de venir travailler tout seul chez un vieux...

– Vous n'êtes pas vieux, Dupré.

– Sûr que non, monsieur, pour vous et pour moi; mais pour un garçon comme Levioux, vous savez... Enfin! demandez-lui, voulez-vous? Et puis, autre chose : s'il doit refuser, j'aime mieux que ça ne soit pas à moi.

Denis Levioux avait accepté avec joie. Il s'était attaché à Dupré plus encore qu'à un patron qui vous a tout appris. Son père était une brute pour laquelle il n'éprouvait aucun sentiment; ils ne se voyaient que deux ou trois fois dans l'année et n'avaient rien à se dire. Ils ne se détestaient pas, ils s'ignoraient, tout simplement. En rencontrant Dupré, Denis Levioux, timide et un peu méfiant de soi-même (« sournois » disaient les camarades qu'il n'aimait pas), avait enfin trouvé un appui et une amitié; avec lui seulement il s'était apprivoisé; dès

le premier jour, il avait admiré et respecté ce maître-là, lui qui détestait tous les autres, sans raison, simplement comme on déteste un maître ; en quelques semaines, ils étaient devenus bons amis, chacun trouvant chez l'autre l'aîné ou le cadet qui lui manquait. Denis aimait avoir quelqu'un à suivre ; Dupré aimait diriger et enseigner. Ils étaient faits pour s'entendre et personne ne fut surpris de les voir partir ensemble.

Quand le garage de la rue de Lisieux fut ouvert, Dupré et Levioux rayonnaient de plaisir ; Dupré jouait au patron, jouissait largement de ce travail supplémentaire qui était pour lui la forme du repos bien gagné ; Denis, à se sentir le seul employé, prenait plus d'autorité et, heureux de son sort, ne se méfiant plus des patrons ni des camarades, il avait assez de sagesse et de cœur pour être reconnaissant à son patron de cette tranquillité inattendue. Le garage marchait bien. Levioux était venu habiter dans un petit hôtel de la rue de Lisieux, et



Dupré, lui, habitait un appartement de deux pièces dans un des immeubles qui encadraient son garage. Le mur de séparation était percé d'une porte qui ouvrait dans le corridor de la maison, si bien que Dupré pouvait aller directement du garage chez lui sans passer par la rue ; la fenêtre de sa chambre ouvrait sur le ciel ouvert du garage ; ainsi il ne quittait jamais vraiment son travail, et, la nuit, pouvait descendre à l'occasion, pour ouvrir la grande porte aux clients qui rentraient tard. Mais le cas était rare, Dupré ne travaillant guère que pour les commerçants du quartier, et quelques jeunes couples des immeubles neufs qui ne sortaient guère leurs voitures que le dimanche.

Deux ans après l'installation, Denis partit pour le régiment. Après avoir essayé de travailler seul pendant quelques semaines, Dupré fut bientôt obligé de prendre un remplaçant. Ils ne s'habituerent jamais l'un à l'autre ; le nouveau mécanicien était

un garçon de trente-cinq ans, qui savait son métier mais n'aimait dans son travail que l'argent qu'il lui rapportait. Il se saoulait chaque samedi et jouait aux courses. Dupré, trop habitué à un aide sage et jeune, qui l'écoutait avec respect et voulait lui plaire, ne comprit jamais ce gaillard affranchi qu'il traitait en lui-même de voyou et de bousilleur. Le voyou, en échange, regardait Dupré comme un vieux rossard, prêcheur et hypocrite, un traître à la classe ouvrière qui voulait jouer au patron et empilait des sous en cachette. Pendant une permission de Denis, comme celui-ci était venu travailler au garage, le remplaçant lui avait cherché de mauvaises querelles, et les deux garçons s'étaient battus. On avait même été surpris, dans la rue de Lisieux, que Denis fût assez vigoureux pour tenir tête à ce grand diable plus âgé que lui.

Quand Denis eut achevé son année de service militaire, il vint reprendre sa place. Alors Dupré retrouva le repos, et sa vie

reprit un cours heureux. Tout recommençait comme auparavant. Les deux hommes se parlaient peu, et peut-être se connaissaient mal, mais ils étaient inséparables, et la vie passait doucement, de jour en jour. Chacun d'eux pouvait achever, comme le sien propre, un travail commencé par l'autre; il n'y a pas de communion plus étroite. Ils étaient fiers l'un de l'autre et se chipaient des cigarettes. On les voyait quelquefois, le samedi soir, au cinéma du quartier ou à *L'Européen*. Comme Denis avait une facilité étonnante à se rappeler les chansons, il répétait toute la semaine celles qu'il avait entendues, et les amis du quartier finissaient par les apprendre un peu; Dupré lui-même se mettait quelquefois à chanter avec les autres. Mais il chantait mal et, pour cacher sa confusion, à chaque fausse note il envoyait une bonne claque dans le dos de Denis.

Denis ne rendait jamais ces claques amicales. Si étroites et cordiales que fussent

ses relations avec Dupré, celui-ci restait le patron et, comme tous les patrons, savait d'autant mieux marquer les distances qu'il était plus simple et plus cordial. Denis comprenait très bien la situation et avait assez de tact pour ne pas en abuser; il était très rare qu'il prît une décision sans en référer d'abord à Dupré. Il sentait croître chaque jour son attachement et son respect. Un jour que Dupré lui avait parlé de l'avenir (« Quand tu seras à ton compte »), Denis avait été effrayé à l'idée qu'il ne serait plus dirigé par ce bon vieux qui lui avait tout appris. (Il voyait de moins en moins son père, depuis que celui-ci lui avait dit en ricanant : « Tu m'as trouvé un remplaçant, quoi!... »).

Denis appelait Dupré « patron » et lui disait : vous; Dupré tutoyait Denis et l'appelait : Denis.

Deux ans passèrent encore après le service militaire. Dupré avait remboursé toutes ses dettes. Il vieillissait un peu.